

La poésie comme insurrection - Pablo Neruda

Prof. univ. dr. Doinița Milea

Universitatea "Dunărea de Jos" din Galați

Abstract: Pablo Neruda, writer and politician, is considered one of the greatest and most influential poets of the 20th century. Neruda was accomplished in a variety of styles ranging from erotically charged love poems to historical epics, overtly political manifestos and surrealistic poems also, which marked his literary breakthrough. In 1971 Neruda won the Nobel Prize for literature, a controversial award because of his political activism. The Spanish Civil War and the murder of Garcia Lorca, whom Neruda knew, affected him strongly and made him join the Republican movement, first in Spain, and later in France, where he started working on his collection of poems *Espana en el Corazon* in 1937. He rewrote his *Canto General de Chile*, transforming it into an epic poem about the whole South American continent, focusing on its nature, its people and its historical destiny. This work, entitled *Canto General*, was published in Mexico in 1950, and also underground in Chile. It consists of approximately 250 poems brought together into fifteen literary cycles and constitutes the central part of Neruda's production. Shortly after its publication, *Canto General* was translated into some ten languages. Among his works we can mention *Cien sonetos de amor* published 1959, which includes poems dedicated to his wife, *Memorial de Isla Negra*, a poetic work of an autobiographic character in five volumes.

Mots-clés : poésie et politique, le mythe de l'engagement, les vies du poète

« Poète actif j'ai combattu ma tour d'ivoire. C'est pourquoi le débat entre le réel et le subjectif a été tranché au plus intime de moi-même. Je suis conscient d'avoir rendu un service civique à la poésie et je ne laisse personne me ravir ce mérite, car il me plaît de l'arborer comme une décoration ». [1] La fin de l'un des premiers grands poèmes politiques de Neruda, *J'explique certaines choses* (1936), une des pièces d'*Espagne au Cœur*, fut pour beaucoup dans la légende vraie, de Pablo Neruda « grand poète militant ». Ce fut aussi à l'origine d'une profonde méconnaissance des dimensions du grand homme de lettres et du grand homme politique qu'il était : « Vous allez me demander pourquoi votre poésie/ ne parle-elle pas du rêve, des feuilles, / des grands volcans de votre pays natal ?/ Venez voir le sang dans les rues,/ venez voir/ le sang dans les rues,/ venez voir le sang/ dans les rues ! »

Il s'attache aux lieux et aux paysages qui ont inspiré son œuvre – du Chili à la Birmanie en passant par l'Indonésie, les pays de l'Est communiste, l'Espagne, l'Italie et la France; il évoque les hommes et les femmes qui ont motivé son engagement politique – paysans misérables, mineurs des Andes, travailleurs des ports d'Asie, républicains espagnols, militants communistes. En avril 1968, dans une entrevue de Pablo Neruda avec Clarisse Lispector [2], qui lui demande s'il se considère un poète de Chili ou de l'Amérique latine il se définit « Poète local du Chili, provincial de l'Amérique latine », et à la question « Que pensez-vous de la littérature engagée ? » il répond, tout en se redéfinissant : « Toute littérature est engagée ».

Ces vers - « Et ce fut à cet âge... La poésie/vint me chercher. Je ne sais pas, je ne sais d'où /elle surgit, de l'hiver ou du fleuve. Je ne sais ni comment ni quand, [...] /sans visage elle était là et me touchait. » - extraits du *Mémorial de l'Île Noire*, laissent entendre quelle place le poète chilien Pablo Neruda (1904-1973), accorde à la poésie. Au cœur de ses poèmes vit l'homme, poursuivi, exploité, aliéné, l'homme de douleur et d'amour, auquel le poète révèle le pouvoir des mots, sans jamais dissocier l'engagement et le lyrisme, la révolte et le désir. *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*, *Résidence sur la terre*, *Les Vers du Capitaine*, *La Centaine d'amour* et *Le Chant général*, sont œuvres maîtresses de la poésie latino-américaine du XX^e siècle, œuvres d'un poète à l'extraordinaire diversité de registres. Cela se mêle d'ailleurs merveilleusement avec la monumentale et belle, et lucide, et salvatrice, et amoureuse préface de Julio Cortázar en 1958 à *Résidence sur la terre*, 1933-1935, tableau désespéré d'un monde détruit par la civilisation moderne.

Ces vingt poèmes d'amour de *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée*, le plus célèbre ouvrage poétique de Neruda, le plus fréquemment traduit, font de ce premier recueil un moment attachant de l'œuvre nérudienne, où les thèmes les plus personnels se tressent aux fils d'un hymne à la beauté du monde et de ses peuples. Neruda est l'homme d'une grande passion. Quelques-uns de ses plus beaux poèmes sont réunis sous le titre de *Cien sonetos de amor* (la *Centaine d'amour*, 1959): « Me gustas cuando callas porque estás como ausente » (*Tu me plais XV*): « Tu me plais quand tu te tais car tu es comme absente./ et tu m'entends de loin, et ma voix point ne te touche./ On dirait que tes yeux se sont envolés/ et on dirait qu'un baiser t'aurait scellé la bouche. »

Un autre aspect de la poésie de Neruda est mis en évidence par le poème *Géographie infructueuse* (*Geografía infructuosa*), qui paraît en mai 1972 à Buenos Aires, où pressentant sa proche agonie, le poète s'interroge sur sa vie et sur son œuvre poétique: « Il meurt lentement/ celui qui ne voyage pas,/ celui qui ne lit pas,/ celui qui n'écoute pas de musique,/ celui qui ne sait pas trouver/ grâce à ses yeux./ Vis maintenant !/ Risque-toi aujourd'hui !/ Ne te laisse pas mourir lentement!/ Ne te prive pas d'être heureux ! ».

Sa maison d'Isla Negra, du petit village de pêcheurs, qui inspira l'œuvre de Pablo Neruda et où repose depuis 1992, est désormais site poétique. Dans le *Mémorial d'Ile Noire*, Pablo Neruda construit une autobiographie poétique, une méditation lyrique sur une vie inquiète, consacrée à l'action et à la poésie. La mer, si importante dans l'œuvre nérudienne, représente ici encore l'éternité, mais elle aussi est menacée par les atteintes de l'homme: « Des le matin, la mer grandit d'une façon fantastique. L'écume répandue est blanche comme de la farine et c'est la froide levure de la profondeur qui la soulève ».

Dans son volume *J'avoue que j'ai vécu* [3], Pablo Neruda [4] parlait de la poésie de sa génération « qui a perdu son lien avec le lecteur lointain ». Il raconte avec humour et tendresse ses voyages, ses engagements, ses rencontres et ses amours. Le rôle de la poésie dans la société, à partir de ses premiers livres *Crépusculaire* (*Crepusculario*) et *Vingt poèmes d'amour et une chanson désespérée* (*Veinte poemas de amor y una canción desesperada*), qui ont été édités entre 1923-1924, jusqu'à ces souvenirs de 1973, est mis sous le signe du lecteur, pour lequel le poète doit « renouer le lien », car « il faut que la poésie marche dans l'obscurité et retrouve le cœur de l'homme, les yeux de la femme, les inconnus de la rue, ceux qui à une certaine heure crépusculaire ou en pleine nuit étoilée ont besoin d'elle, même s'il s'agit d'un seul vers (...) ».

L'homme doit se faire entendre et c'est au poète de transmettre sa voix, de « devenir son cri », écrit-il dans *J'avoue que j'ai vécu*, ses mémoires. « Peut-être n'ai-je pas vécu en mon propre corps, peut-être ai-je vécu la vie des autres », écrit Pablo Neruda pour présenter ces souvenirs qui s'achèvent quelques jours avant sa mort par un hommage posthume à son ami Salvador Allende. De ses poèmes surréalistes à ses essais engagés, de ses rencontres avec les gens, de ses rencontres avec les pays qui jalonnèrent sa vie, a pris naissance le portrait du poète communiste chilien Pablo Neruda, et l'itinéraire politico-littéraire d'un écrivain qui a marqué la littérature de langue espagnole. La chance de la poésie doit beaucoup à l'idée de dialogue avec les langues à travers les poètes. Les modèles des poètes venus du monde entier occupent les pensées de Neruda, qui comme tant d'autres hispaniques reconnaît que « Les révolutions de la culture française ont bouleversé mon époque. Elles m'ont toujours attiré, mais n'étaient pas un vêtement fait pour mon corps. Les choses ont changé car le monde a changé. Et les poètes que nous sommes ont soudain commandé la révolte de la joie. On a voulu voir dans la mauvaise vie et la souffrance des recettes pour l'élaboration poétique » [5]. Les portraits d'hommes célèbres, Aragon, Eluard, Garcia Lorca, Picasso, l'avant-garde de l'époque, André Breton et ses précurseurs voyants, William Blake, Rimbaud, Lautréamont se trouvent parmi ses souvenirs. Pablo Neruda s'est toujours réclamé de Walt Whitman, « mon compagnon de Manhattan » qui l'a introduit sur le chemin d'une poésie « continentale ».

L'influence bien comprise est donc aussi une nécessaire mise à distance de l'œuvre du pionnier : l'esprit de l'héritage whitmanien doit l'emporter sur la lettre. Pourtant, la ferveur des hommages de Neruda ne doit pas faire oublier qu'il tend aussi à s'approprier Whitman dans ses poèmes politiques.

L'expérience de l'écriture intervient très tôt, et l'image du poète est dessinée par l'amour, la haine et la violence de l'histoire, leitmotiv de ses vers, comme dans le poème portrait du poète des *Fleurs du Pinataqui (Chant général)* : « Avant je circulais dans la vie, un amour/ douloureux m'entourait: avant je retenais/ en clouant les yeux sur la vie/ J'achetais un peu de bonté, je fréquentais le marché de la jalousie, je respirais/ les eaux les plus sourdes de l'envie, l'inhumaine/ hostilité des masques et des êtres./ Le monde où je vivais était marécage marin: le fleur brusquement, le lis tout à coup/ me dévorait dans son frisson d'écume./ Ainsi naquit ma poésie, à peine/ arrachée aux orties, empoignée sur/ la solitude comme un châtiment ». Avec Lorca (fusillé près de Grenade en 1936), à travers lui, Neruda établit un pont avec toute la jeune poésie espagnole. La guerre civile éclate, en effet, l'année suivante. Sa vie bascule. Lorca est assassiné. Neruda écrit alors le fameux *J'explique certaines choses* et le *Chant aux mères des miliciens morts*, qui entreront dans *Espagne au cœur (España en el corazón)* – Santiago, 1937, recueil qui sera une des parties de la troisième et dernière *Résidence sur la terre*. Neruda n'a jamais démenti ce portrait incisif que Federico García Lorca donnait de son ami, en décembre 1934, lors d'un récital à l'université de Madrid : « Je vous dis de vous disposer à entendre un poète authentique, de ceux dont les sens sont apprivoisés à un monde qui n'est pas le nôtre et que peu de gens perçoivent; un poète plus proche de la mort que de la philosophie, plus proche du sang que de l'encre ; un poète plein de voix mystérieuses que lui-même, heureusement, ne sait pas déchiffrer; un homme véritable qui sait bien que le jonc et l'hirondelle sont plus éternels que la joue dure de la statue ».

Poésie tellurique écrite dans une langue riche en métaphores, où les phrases déferlent en vagues successives, le *Chant général* est un cri de révolte contre toutes les formes d'oppression, depuis celle qu'exercèrent les conquistadores sur les indigènes jusqu'aux dictatures actuelles, et un témoignage en faveur des exploités : le péon, le bûcheron, le travailleur des mines de cuivre ou des gisements de nitrate. Pleinement conscient de sa responsabilité le poète peut définir son public : « J'écris pour le peuple bien qu'il ne puisse / Lire ma poésie avec ses yeux ruraux. »

La vie du monde, telle que l'auteur l'a connue au cours de ses voyages et des années, vit dans des évocations pleines de nostalgie et d'amertume devant les pages d'histoire, comme le Madrid de 1936 de *L'Espagne au Cœur* : « Madrid seule et solennelle, Juillet t'avait surprise avec ta joie / De rayon de miel pauvre; claire était ta rue,/ Clairs étaient tes songes.(...)/ Encore tout meurtris de sommeil,/ Avec un vieux fusil et des pierres, Madrid, / Récemment blessée (...). » Dans « J'accuse » (1947), un poème dont le titre s'inspire du fameux *J'accuse* de Zola, le poète qui écrivait souvent à l'encre verte, couleur de l'espérance, a gravé dans les consciences des mots aux couleurs de sang.

Prix Nobel de littérature en 1971, Pablo Neruda est un des grands poètes du XX^e siècle, une figure très connue du socialisme « à visage humain », qui s'est souvent fait le porte-parole des « damnés de la terre ». Pablo Neruda obtient, après Gabriela Mistral en 1945 et Miguel Angel Asturias en 1967, comme troisième écrivain d'Amérique Latine, le Prix Nobel de Littérature. Dans le discours qu'il prononce à Stockholm, le poète évoque avec tendresse les frères inconnus qui l'aiderent à franchir les Andes alors que sa tête était mise à prix dans son propre pays, en 1949:

Hacia la ciudad espléndida. Mi discurso será una larga travesía, un viaje mío por regiones lejanas y antípodas, no por eso menos semejantes al paisaje y a las soledades del norte. Hablo del extremo sur de mi país. Tanto y tanto nos alejamos los chilenos hasta tocar con nuestros límites el Polo Sur, que nos parecemos a la geografía de Suecia, que roza con su cabeza el norte nevado del planeta. [Towards the

Splendid City. My speech is going to be a long journey, a trip that I have taken through regions that are distant and antipodean, but not for that reason any less similar to the landscape and the solitude in Scandinavia. I refer to the way in which my country stretches down to the extreme South. So remote are we Chileans that our boundaries almost touch the South Pole, recalling the geography of Sweden, whose head reaches the snowy northern region of this planet.]

Hace hoy cien años exactos, un pobre y espléndido poeta, el más atroz de los desesperados, escribió esta profecía: "A l'aurore, armes d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides Villes". "Al amanecer, armados de una ardiente paciencia, entraremos a las espléndidas ciudades". Yo creo en esa profecía de Rimbaud, el Vidente. Yo vengo de una oscura provincia, de un país separado de todos los otros por la tajante geografía. Fui el más abandonado de los poetas y mi poesía fue regional, dolorosa y lluviosa. Pero tuve siempre confianza en el hombre. No perdí jamás la esperanza. Por eso tal vez he llegado hasta aquí con mi poesía, y también con mi bandera. En conclusión, debo decir a los hombres de buena voluntad, a los trabajadores, a los poetas que el entero porvenir fue expresado en esa frase de Rimbaud: sólo con una ardiente paciencia conquistaremos la espléndida ciudad que dará luz, justicia y dignidad a todos los hombres. Así la poesía no habrá cantado en vano. [It is today exactly one hundred years since an unhappy and brilliant poet, the most awesome of all despairing souls, wrote down this prophecy: "A l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides Villes." "In the dawn, armed with a burning patience, we shall enter the splendid Cities." I believe in this prophecy of Rimbaud, the Visionary. I come from a dark region, from a land separated from all others by the steep contours of its geography. I was the most forlorn of poets and my poetry was provincial, oppressed and rainy. But always I had put my trust in man. I never lost hope. It is perhaps because of this that I have reached as far as I now have with my poetry and also with my banner. Lastly, I wish to say to the people of good will, to the workers, to the poets, that the whole future has been expressed in this line by Rimbaud: only with a burning patience can we conquer the splendid City which will give light, justice and dignity to all mankind.] [6]

Figure majeure de l'Amérique latine, Neruda va devenir au fil des années une icône associée aux drames et aux espoirs collectifs de tout un continent. Dans *Memorial de Isla Negra (le Mémorial de l'île Noire, 1964)*, le poète explore son passé, médite sur son itinéraire poétique et ses contradictions, sur son attachement au décor de son enfance, au vaste océan face auquel il possède sa résidence de l'île Noire, et réaffirme sa solidarité avec tous les hommes de son continent. Le rêve d'une humanité meilleure et fraternelle anime le poète, atteint par une certaine angoisse devant le silence du monde des choses. « Il n'y a ni jour ni lumière, il n'y a rien / Que le silence (...) » dit Neruda dans un autre recueil, *La espada encendida (Épée de flammes, 1971)*, en donnant plus de profondeur à sa méditation.

Réaffirmant ses pensées sur la solitude et sur le pouvoir du poète qui n'est pas « un petit dieu », Neruda se rallie à la prophétie de Rimbaud – « À l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes », dans laquelle il voit la proclamation d'un avenir de la poésie et du monde. Peu à peu la poésie devient pour lui une arme. Lorsque la guerre civile espagnole éclate, il est en poste à Madrid et en compagnie de Federico Garcia Lorca, Luis Buñuel, Rafael Alberti et Dali, s'engage aux côtés des républicains qu'il aide à émigrer au Chili, faits présents dans *L'Espagne au cœur*. Membre du Parti communiste chilien, contraint de s'exiler jusqu'en 1952, quand il publie *Chant général (Canto general de Chile)*, 250 poèmes qui constituent l'ouvrage majeur de Neruda, traduit en Roumanie en 1950, tableau épique d'une Amérique latine partagée entre richesse culturelle et misère sociale. *Incitation au nixonicide* et *Éloge de la révolution chilienne* sont des livres de poésie politique suivis d'un appel aux intellectuels latino-américains et européens pour éviter la guerre civile au Chili, alors qu'il fait campagne pour Salvador Allende, en 1973, avant l'assassinat de celui-ci (époque présentée dans *J'avoue que j'ai vécu-La campagne d'Allende*).

On a beaucoup parlé de l'implication de Neruda, ainsi que d'autres intellectuels d'Amérique latine dans le mouvement communiste car, en 1949, il visite des pays communistes, voyage en Union Soviétique (il écrit *Chant d'amour à Stalingrad*), assiste aux fêtes commémoratives du cent cinquantième anniversaire de la naissance de Pouchkine. Il reçoit, à Moscou, l'hommage de l'Union des Écrivains soviétiques au Congrès de 1956. Il

reçoit, avec Picasso et d'autres artistes, le Prix international de la Paix pour son poème *Que Réveille le bûcheron*. Ses œuvres sont traduites dans de très nombreuses langues, il tient le rôle de personnage représentatif du communisme mondial. Préoccupé par la question sociale au Chili, où les méfaits du capitalisme sont criants, il ne prête pas attention à la terreur stalinienne. Le 20 décembre 1953 il reçoit le Prix Staline de la Paix, est membre du jury du Prix Lénine, attribué à Rafael Alberti en 1965. On lui reproche d'avoir trop louer Staline, « Pablo Neruda, poète engagé... au service de Staline », dont on dénonce « l'imposture de l'«antifascisme» au service du fascisme rouge ». Des vers trop engagés sont mis encore en question – « Staliniens. Nous portons ce nom avec orgueil. / Staliniens. Telle est la hiérarchie de notre temps. / Dans ses dernières années la colombe/ La Paix, l'errante rose poursuivie, se posa sus ses épaules/ et Staline, le géant, la porta à la hauteur de son front. / Ainsi virent la paix les peuples éloignés. »

Il est difficile de tracer le portrait d'un poète, au delà des faits visibles de sa vie, ou à travers ses poèmes, mais ici encore les mots de Neruda peuvent aider : « Les Mémoires du mémorialiste ne sont pas les Mémoires du poète. Le premier a peut-être moins vécu mais il a davantage photographié et il nous récrée par la précision des détails. Le second nous offre une galerie de fantômes secoués par le feu et l'ombre de leur époque (...). Ma vie est une vie faite de toutes les vies : les vies du poète. » [7]

Notes

[1] *Confieso que he vivido (Je confesse que j'ai vécu/ J' avoue que j'ai vécu)*, paraît à titre posthume, 1974 : *La poésie est un métier, in J'avoue que j'ai vécu. Mémoires*, traduit de l'espagnol par Claude Couffon, Gallimard, Paris, 1976, p.345-346.

[2] Clarisse/Clarice Lispector, *Entrevue éclair avec Pablo Neruda en avril 1969*, texte disponible à l'adresse pagesperso-orange.fr/calounet/interview/neruda.htm

[3] *La poésie in J'avoue que j'ai vécu*, p.340

[4] Le pseudonyme Pablo Neruda fait ,peut être, référence à l'écrivain tchèque Jan Neruda. 1834-1891, le nom réel est Neftali Ricardo Reyes, né en 1904, à Parral ,Chili.

[5] *La poésie est un métier in J'avoue que j'ai vécu*,éd.cit. p 343

[6] Neruda Pablo, Recepción del Premio Nobel de Literatura. Discurso. Estocolmo, 21 de octubre 1971 / From Les prix Nobel en 1971, Editor Wilhelm Odelberg, [Nobel Foundation], Stockholm, 1972 Nobel Lecture, December 12, 1975. Textes disponibles à l'adresse Nobel Prize - Pablo Neruda :

<http://www.nobel.se/literature/laureates/1971/neruda-bio.html>

[7] *J'avoue que j'ai vécu*, éd.cit., p 8

Bibliographie

Alonso, Amado, *Poesía y estilo de Pablo Neruda : Interpretación de una poesía hermética*, Sudamericana, Buenos Aires, 1968

Bellini, Giuseppe, *Historia de la literatura hispanoamericana*, Editorial Castalia, Madrid, 1985.

Marcenac, Jean, Couffon, Claude, *Neruda*, Seghers,Paris,2004

Nouhaud, Dorita, *La littérature hispano – américaine*, Dunod, Paris,1996.

Neruda, Pablo, *J'avoue que j'ai vécu.(Mémoires)*, traduit de l'espagnol par Claude Couffon, Gallimard, Paris, 1976